**D.MILHAUD**: Quatuor n°3 pour mezzo-soprano et quatuor à cordes en deux mouvements

"En souvenir du printemps 1914"

## Très Lent - Très Lent

Il faut bien commencer ce commentaire en prévenant le lecteur que l'œuvre dont il est question est déprimante au delà de tous les mots. La genèse de cette pièce pour une formation assez peu courante dans le repertoire de la musique de chambre y est évidemment pour beaucoup. En septembre 1915, Darius Milhaud perd au front un de ses amis les plus intimes, le poète Léo Latil. Cette perte va le plonger dans un desarroi complet et paralyser l'ensemble de son activité jusqu'au printemps de 1916. C'est alors qu'il décide d'écrire ce quatuor, pour essayer de se libérer un peu des voix qui le hantent d'une manière insupportable. On imagine alors aisément l'atmosphère absolument sinistre dans laquelle baigne l'ensemble.

Le premier mouvement fondé sur un unique thème énoncé dans un fugato lancinant au départ de l'œuvre se fond peu à peu dans une polyphonie très dense où se multiplient les chromatismes aux différents instruments. C'est comme si tout au long de cette très lente pièce une mélodie essayait de s'élever mais s'effondrait au bout de quelques mesures, anéantie de désespoir. Un deuxième traitement du thème, dans un pianissimo glacé, ne fait que renforcer cette impression d'immobilité absolue, grinçante et lugubre.

Le deuxième mouvement fait appel à la voix qui va s'élever sur un support poétique de Léo Latil. Là également, le désespoir est présent mais peut-être plus résigné, comme si les derniers mots du poème ci-dessous annonçaient avec prémonition la lugubre destinée de leur auteur, qui fait penser aux vers d'un autre poète

Dejà vous n'êtes plus qu'un mot d'or sur nos places Déjà le souvenir de vos amours s'efface Déjà vous n'êtes plus que pour avoir péri Il fait un vent, un vent froid qui souffle très fort d'une manière folle et qui secoue les arbres du jardin, qui les secoue ces arbres sans feuilles et les branches les plus grosses jusqu'au tronc qui tremble.

Il amasse la pluie qu'il jette sur les murs des maisons et il s'arrête lui, contre les maisons bondissant dans les rues.

Le vent souffle. Il amasse les nuages de pluie dans le vaste ciel il souffle sur la ville, par dessus la ville et tout autour, et partout sur les campagnes en écrasant les arbres et les pauvres herbes si tendres, les écrasant dans les champs.

Et moi, je sortirai marchant sur la terre humide et je parlerai. Mais quel est le nom que je dirai et celle que j'appelerai dans les larmes de ma voix?

Qui?

Alors j'invoquerai le nom du Seigneur, disant Seigneur! Seigneurs! Avec un grand désir de mort pour que Dieu entende ma voix.

Qu'est-ce que c'est que ce désir de mort, et de quelle mort s'agit-il?